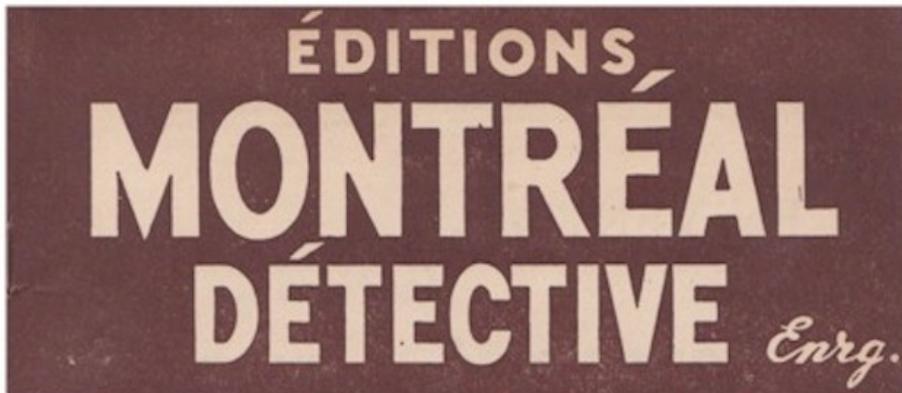


HERCULE VALJEAN

La valise sanglante



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-054

La valise sanglante

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 703 : version 1.0

La valise sanglante

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

C'était le printemps.

Le beau, le capiteux, le joyeux, le triste, le magnifique printemps.

Jours de soleil, de muscles las, de cœur fleurant la verveine...

Dieu que toutes les femmes sont belles au printemps.

La foule passait, allait, courait, se hâtait, circulait sur les trottoirs de Métropole.

Et même chez cette foule insensible, froide comme le marbre, le printemps réussissait à s'imposer.

Alors on voyait des sourires, et les hommes lorgnaient les femmes, et les femmes lorgnaient les hommes.

On s'aimait bien, même sans se connaître.

Parce que c'était le temps doux pour les douceurs, et le soleil pour la gaieté, et le charme des jours pour le charme de l'amour...

Et les nuits avaient du parfum que les fumées de la ville n'arrivaient pas à détruire.

C'était le printemps.

Beau printemps...

Certes, beau printemps, mais printemps qui n'empêchait pas la vie de vivre, la haine de suivre son cours, les cœurs de commettre leurs actes veules.

Beau printemps rempli de tragédie.

Ceux de la grande le surent, ce matin-là...

Mais il faut commencer par où tout récit commence : par le commencement.

Le gérant de la consigne des bagages était à classer des articles arrivés depuis la veille.

Il appela son assistant.

– Cette malle aurait dû être réclamée hier, dit-il, apportez-la.

Le jeune homme regarda la malle.

C'était une malle ordinaire, ayant connu de meilleurs jours. Elle portait, inscrite à la hâte, une adresse... un nom.

« Jean-François Perron... à Saint-Basile. »

Le porteur souleva la valise, la trouve fort pesante. Il fit quelques pas, sous les regards curieux de quelques flâneurs, pour la plupart des porteurs de la gare.

Puis, tout à coup... CRAC !

La valise glissa des mains du porteur.

Elle glissa et tomba.

Et en tombant, elle s'ouvrit.

Elle s'ouvrit sous le choc...

Alors le contenu roula sur le parquet de ciment.

Pas un contenu ordinaire.

Pas du linge, des effets personnels...

Oh, non, rien de ça... ce qui glissa sur le plancher, ce fut un cadavre.

Un simple cadavre de femme.

Le cadavre d'une jeune femme très belle, gardant, même dans la mort, toute sa beauté, tout son charme, tout son attrait.

Un cadavre sans vie, une masse inerte, amorphe.

Un cri monta de toutes les lèvres.

Un cri qui fut suivi d'une course précipitée, de la panique qui suit toute tragédie.

On courut et on s'énerva, on appela à l'aide, on s'affaira.

Seul le gérant garda parfaitement lucide ses réactions.

– Vous en faites pas ! Touchez à rien ! Laissez ça tranquille...

Et il sauta sur le téléphone.

– Allô, donnez-moi la police... Pour un meurtre !...

Et une demi-heure plus tard, la scène avait changé d'aspect.

Au lieu des curieux, des policiers.

Au lieu de la panique, l'ordre.

Au lieu de l'énervement, de la méthode.

La police mettait en branle sa machine inexorable...

II

La femme sans nom

Théo Belœil ne s'attarda pas longtemps à l'examen du cadavre.

Il avait vite constaté que celui-ci ne révélait à peu près rien qui vaille.

Il se tourna vers le gérant de la consigne des bagages.

– Pouvez-vous me décrire celui ou celle qui est venu porter ici cette malle ?

Le gérant secoua la tête.

– Non... moi je ne l'ai pas reçue. Je vais demander à mes assistants.

Il appela ses hommes.

Trois jeunes gens.

Belœil les interrogea.

Le premier d'abord.

– Vous souvenez-vous de la personne qui a amené ici cette malle ?

– Non.

Belœil passa au deuxième.

– Et vous ?

– Non plus.

Le troisième avait l'air confiant.

– Moi, je m'en souviens.

– Bon, décrivez-nous ça.

– C'est arrivé drôlement. Un porteur nègre est venu me chercher. L'homme était dans un taxi, et ne voulait pas descendre. Il avait cette malle à mettre à la consigne.

– Vous y êtes allé ?

– Oui.

– Et puis ?

– J'ai pris la malle, et le type a payé pour deux jours de consigne. Il a prétendu venir réclamer aujourd'hui, alors j'ai rapporté la malle.

- Il n’est pas débarqué du taxi ?
 - Non.
 - L’avez-vous vu clairement ?
 - Non. D’ailleurs, ça m’intéressait plus ou moins. .
 - Aucune idée de ce qu’il avait l’air ?
 - Oui, un peu, évidemment. Je puis vous dire que le type est assez jeune, quarante ans environ, et qu’il porte des lunettes. Il a une moustache noire assez fournie.
 - C’est tout ?
 - C’est tout.
- Belœil se mâcha la lèvre.
- Ce n’est pas beaucoup, mais il reste le taxi.
- Le porteur sourit.
- Cela pourrait être utile. Je connais le chauffeur.
 - Son nom ?
 - Raoul Lachambre.
 - Savez-vous où il demeure ?

– Non, mais je connais où il est posté.

– Bon, dites-moi ça.

– Coin Saint-Odilon et Margy.

– Merci beaucoup.

Belœil revint au cadavre de la fille.

Les vêtements n'étaient pas de grand luxe.

Robe de bas prix, souliers vernis, bas grossiers.

Mais malgré ces indications de quasi pauvreté, la femme conservait une élégance de ligne, une beauté dans la mort qui étaient remarquables.

Pas de blessure apparente, sinon une ecchymose à la tempe.

Mais Belœil était sûr que cette simple contusion n'avait pas suffi à causer la mort.

Il se releva.

À ses hommes il dit :

– Bon, amenez le cadavre et la malle. Prenez toutes les empreintes possibles, je serai au bureau dans une heure.

À ce moment, un policier apporta la sacoche de la jeune fille.

Elle avait été trouvée dans le fond de la malle.

Belœil la fouilla fébrilement.

Les objets usuels.

Rouge à lèvres, mouchoirs, kleenex, fard, miroir, un porte-monnaie contenant vingt dollars.

Aucun papier.

Aucune identification.

Belœil haussa les épaules.

– À part une source possible d’empreintes, ça ne vaut pas cher. Pas d’identification...

Il ajouta :

– Ceci nous laisse avec le mystère d’une femme sans nom...

Et dans son for intérieur, il lui venait une pensée...

« Toi, mon Domino noir, tu vas écoper de ce travail... Le printemps, je n’aime pas les grands mystères insolubles. »

Et il quitta la gare.

III

Belœil entra dans la salle de rédaction du Midi, le grand quotidien de Métropole.

Il n'allait pas souvent dans un journal.

Et chaque fois qu'il y allait, il ne se sentait pas à l'aise, et avait hâte de sortir.

La trépidante activité, cette apparence de désordre inouï, ces hommes et ces hommes courant en rond, le cliquetis des dactylographes, le martèlement plus acerbe des télétypes, les ordres hurlés de part et d'autres, en des voix faites pour couvrir tous les bruits...

La névrose absolue de chacun, et dans le plancher, dans les murs, à travers les os mêmes du squelette, la vibration sourde, lancinante, énorme des presses roulant cinq étages plus bas, posant sur le papier vierge les mots et les phrases et les colonnes symétriques du journal à trois

sous.

Toute une ville, et tout un peuple dépendant sur ces quelques feuilles de papier pour se former, une opinion.

Belœil entra dans la grande salle.

Il se dirigea résolument vers l'autre extrémité.

Il n'était venu ici que de rares fois, mais il connaissait son chemin.

Là-bas, il trouverait, coincé dans un étroit bureau dont les cloisons n'avaient aucun but précis – puisqu'elles ne cachaient pas l'occupant, et ne tuaient pas le bruit – Benoit Augé, reporter policier et criminel, as de la salle de rédaction du Midi.

Mais Benoit Augé n'avait pas que ces fonctions bien prosaïques, au fond.

Benoit Augé avait un autre emploi, une espèce de mission encore plus compliquée, et certainement plus romanesque.

Benoit Augé, journaliste intègre, homme d'honneur, servait de point de contact pour la figure la plus étrange que le monde de la Justice

ait jamais connue.

Si l'on voulait se prévaloir des services du Domino noir, il fallait, d'abord, voir Benoit Augé.

Seul cet homme pouvait rejoindre la mystérieuse figure qu'était le Domino noir.

Benoit Augé était le seul homme à savoir le vrai nom, à connaître la vraie personnalité, à savoir l'adresse du Domino noir.

Et pour obtenir l'aide du Domino noir, ennemi du crime, terreur des criminels, Théo Belœil devait d'abord visiter Benoit Augé, qui lui se chargerait de téléphoner au Domino noir.

Celui-ci, peu de temps après, arriverait au bureau de Théo Belœil, caché sous un impeccable déguisement, et mettrait en œuvre son flair et ses talents pour solutionner le crime soumis.

Donc Belœil marcha jusqu'au fond de la salle de rédaction, et entra dans l'étroit réduit où travaillait Benoit Augé.

– Belœil... magnifique, qu'est-ce que je puis faire pour toi ?

Belœil riait.

– Comme d’habitude, j’ai besoin du Domino noir.

Augé prit des feuilles de papier sur son pupitre.

Il lut :

– « Une macabre découverte a été faite ce matin par les employés de la consigne des bagages, à la Grande Gare. Une malle, enregistrée deux jours auparavant s’est ouverte par accident, et révéla un cadavre de jeune femme caché à l’intérieur. »

Il leva la tête.

– Dois-je continuer, Théo ?

Théo baissa la tête en fausse humilité.

– Non... C’est bien pour ça.

– Je vais téléphoner au Domino tout à l’heure et il se rendra à ton bureau.

– Ça ferait bien mon affaire, dit Belœil, car cette cause, ajoutée aux autres, est un problème pour moi.

– Je ferai ça, Théo.

Théo Belœil se leva.

– Et à part ça, tout va bien, Benoit ?

– Tout va, comme tu vois, aussi bien que possible.

– Tant mieux. Vas-tu à la campagne cet été ?

(Avec le printemps, les idées d'été, de chalet, de lacs paisibles...)

– Je crois bien que oui, Théo. J'ai un chalet, comme tu sais, à Saint-Ixe, et je puis voyager à mon gré. J'y passerai trois mois environ.

– Tant mieux, dit Belœil. Pour ma part, je crois que je vais laisser ma famille se reposer, et moi je travaillerai.

– Il te reste les fins de semaines.

– Oui, mais le téléphone peut sonner à toute heure, pour un meurtre, tu le sais...

Benoit haussa les épaules.

Théo prit congé de Benoit Augé.

– Évidemment, c'est le métier !

Il savait que le journaliste se mettrait aussitôt en communication avec le Domino noir, et que celui-ci ne tarderait pas à apparaître...

Belœil avait le cœur content.

Il lui en coûtait toujours de confier une enquête à quelqu'un de l'extérieur mais une fois le pas difficile franchi, il en était soulagé.

Après tout, jamais Brien, Verchères, ou le Domino noir n'avaient échoué.

Toujours ils avaient mené à bonne fin leur enquête...

Et toujours, grâce à eux, le criminel avait été pris.

Il sortit de l'édifice du journal, et s'en fut à son bureau.

Pour attendre la venue du Domino noir.

Celle-ci ne se fit pas attendre.

Une heure après son retour au bureau, un homme se présentait.

Un homme d'un certain âge, courbé, cheveux gris, lorgnon...

Théo Belœil devina le Domino sans le reconnaître.

– Monsieur Vallerand ? dit-il en regardant la carte apportée par le planton.

– Oui.

– Alias le Domino noir ?

Vallerand se mit à rire.

– Tu m’as deviné... ou reconnu, Belœil ?

– Je t’ai deviné.

– Ouf, pour un moment, je croyais que mes talents de déguisement diminuaient.

– N’ai aucune crainte, Domino. Ton déguisement est parfait. Mais comme je t’attendais, je me suis dit que Vallerand ne pouvait être autre que toi...

Le Domino éclata de rire.

– Je te vois la tête si, au lieu de moi, tu te serais adressé au vrai Vallerand, si toutefois il existe...

Belœil se joignit au rire du mystérieux personnage, puis redevint sérieux.

– Il s’agit de discuter maintenant des problèmes qui se posent à nous.

– Vas-y, vieux, je t’écoute.

Le Domino s’installa dans une confortable chaise et écouta Belœil.

Celui-ci, en quelques phrases lui brossa le tableau.

La femme trouvée dans la malle, et en quelles circonstances.

Le porteur qui n’a pas trop bien vu le consignatoire de la malle.

La médiocre description de celui-ci.

Le Domino absorba les renseignements.

– Bon, je crois que j’en ai assez pour commencer mon enquête. Il n’y a, évidemment pas autre chose à faire que d’essayer de retrouver le chauffeur de taxi qui a amené ce type à la Grande Gare... Il est le seul qui puisse nous diriger vers une adresse, un quartier de la ville... Ensuite, ce sera plus facile.

Belœil se leva.

– Je te souhaite la facilité, Domino, mais de mon expériences, toutes ces causes qui semblent débiter facilement deviennent, à mesure que l'on fouille, des imbroglios...

Le Domino haussa les épaules.

– Ça n'est pas pour me faire peur. Nous avons déjà beaucoup de détails...

– Lesquels ?

– L'apparence de la femme, ses pauvres vêtements, le chauffeur de taxi, la moustache du meurtrier, et ses lunettes... Au moins nous entrons dans une voie étroite.

– Je ne te comprends pas.

– Combien d'hommes portent lunettes et moustaches ?

– Je... je ne sais pas, des milliers, probablement.

– Oui, pour un million qui n'en portent pas, il y en a peut-être dix mille qui en portent.

Belœil sourit...

– Oui, mais dix mille...

– Dix mille est mieux qu’un million...

Belœil ajouta.

– Et qui te dit que les lunettes et la moustache ne sont pas un déguisement ?

Le Domino posa ses mains sur la table.

– La psychologie, grande aide des détectives amateurs comme moi. Qui me le dit ? Mais si notre homme avait été déguisé, il serait descendu, il aurait consigné sa malle lui même, il se serait montré au grand jour, sans crainte d’être reconnu, puisque dix minutes plus tard, moustache et lunettes enlevées, il aurait été un tout autre homme... Au lieu de ça, il se dissimule. Lunettes et moustache sont donc sa vraie personnalité... Il ne reste plus qu’à trouver le quartier... et l’homme...

– Et l’homme, dit Belœil... pour laquelle réussite je te souhaite bonne chance.

– Merci beaucoup, Belœil.

Le Domino se leva.

– Où vas-tu ? demanda Belœil.

– À la Grande Gare, interviewer les gars de la consigne aux bagages. Ensuite je verrai les chauffeurs de taxi.

– Bon. Alors, à bientôt.

– À bientôt, Belœil, à très bientôt.

Dans la porte, le Domino se retourna :

– Dis-donc, veux-tu me faire préparer une photo agrandie des empreintes de notre victime, et des photos de ses empreintes de souliers.

– Ah ?

– Oh, ne t'en fais pas, je n'ai pas de théorie, c'est simplement en cas...

– Très bien, je te fais préparer ça...

IV

Le Domino noir se mit immédiatement à l'œuvre.

La cause l'intéressait.

Surtout parce que l'élément de mystère, cette femme trouvée morte dans une malle, était immense.

À partir de ces promesses, tout pouvait arriver.

Le médecin de la police examina le cadavre.

Ce fut l'un des premiers rapports exigés par le Domino noir.

Sans les causes de la mort, et une idée des circonstances qui précédèrent la mort, le Domino noir ne pouvait poursuivre facilement son investigation.

Il pouvait arriver au moment où, pour mieux suivre une piste, ou en reconnaître la valeur, le Domino avait besoin de savoir comment la

femme était morte, ce qui, apparemment, avait précédé la mort, et l'état physique de la victime.

Le médecin déclara que la femme était âgée de 25 à 30 ans, qu'elle mesurait cinq pieds cinq et pesait 125 livres, ce qui était de poids et mesures normaux.

Le médecin déclara qu'elle était morte depuis trois jours.

– Depuis samedi, donc, déclara le Domino noir.

– Depuis samedi, dit le médecin. Le Domino continua :

– Et quelles sont les causes de la mort ?

Les ecchymoses, les bleus sur le front ne signifiaient rien.

La cause de la mort était la suffocation.

– Quelque chose tenu sur son visage jusqu'à la mort.

Le Domino demanda :

– Un oreiller ? Un coussin ?

– L'une ou l'autre chose. Un objet mou, c'est

certain.

– Donc pas de violence extrême.

– Non.

– Pas de traces d'étranglement avec les mains ?

– Non.

– Pas de blessures internes ?

– Non.

– Pas de viol ?

– Non.

– En d'autres termes, une mort assez douce.

– Oui.

– Étrange...

– Comment ça, demanda le médecin.

– Comment ça ? Une femme se laisse tuer ainsi, sans combattre, le bon état des vêtements le prouve, et vous ne trouvez pas ça étrange ?

Le médecin rit.

– Non.

– Vous êtes drôle.

– Mais non, je ne suis pas drôle, la femme a été chloroformée.

– Ah ?

– Oui. Quand elle est morte, elle était inconsciente.

– Ah, bon. Cela explique tout, dit le Domino.

– Cela explique tout en effet, répliqua le docteur.

Il prit congé du Domino.

Le Domino se hâta vers la gare.

Ce qui lui importait de savoir, c'était d'où venait la malle.

Et pour ce faire, le chauffeur de taxi...

À la gare, le Domino se rendit à la consigne.

– L'un de vous, dit-il aux commis, sait le nom du chauffeur de taxi qui mena le cosignataire de cette malle...

Un commis montra un autre.

– Gérard le sait.

– Dites-moi ça.

– Raoul Lachambre, de la compagnie Éclair-Taxi.

– Où est-il posté ?

– Coin Saint-Odilon et Margy.

Il avait donné le même renseignement à Belœil.

Le Domino se rendit à ce poste de taxi.

– Je veux voir Raoul Lachambre.

Un des chauffeurs examina la ligne de voitures.

– Il est parti sur un voyage, il va être ici d’une minute à l’autre.

Il y avait un parc à ce coin, et un banc tout proche.

– Je vais l’attendre, dit le Domino.

Il s’installa et attendit.

Une demi-heure plus tard, une voiture venait se placer au bout de la ligne.

L’un des chauffeurs fit signe au Domino.

– C’est votre homme.

Le Domino se leva et se rendit vers Raoul Lachambre.

– Je suis de la police.

Et il montra son insigne.

– Je voudrais quelques renseignements.

Le chauffeur était pâle.

– Je n’ai rien fait, je ne vois pas pourquoi la police voudrait me questionner.

Mais le Domino sourit.

– Vous en faites pas. Vous n’êtes pas dans de mauvais draps.

– Non ? Quoi alors ?

– Un crime a été commis et vous détenez ce que nous croyons être de précieux renseignements.

– Ah ?

– Dites-moi, vous souvenez-vous avoir mené à la Grande Gare un homme porteur d’une grosse malle. Il a mis cette malle à la consigne, sans

cependant débarquer de votre taxi ?

– Oui.

– Vous vous en souvenez ?

– Oui, C'est samedi, si je me souviens bien, vers dix heures le matin.

– Et où avez-vous pris cet homme ?

– Sur un coin de rue.

– Ah ?

– Oui. Au coin Grande Avenue et Detary.

– Pas à une maison ?

– Non.

Le Domino fit une moue.

– Comme renseignement, ce n'est pas riche. Sur le coin d'une rue ?

– Oui.

– Et pouvez-vous me décrire cet homme ?

– Pas beaucoup. Assez grand, dans la quarantaine, moustache, et lunettes.

– Quelles sortes de lunettes ?

- Sans tour, et à double foyer.
- C’est tout ?
- Cheveux blonds foncés, teint hâlé.
- Ah ? Naturel ?

Le chauffeur Raoul Lachambre se pinça les lèvres.

– Voilà qui est assez remarquable. Vous savez que le teint hâlé naturel, et le teint grillé par le soleil de saison ne sont pas semblables...

– Oui, je sais.

– Alors l’homme avait le deuxième teint. Celui causé par un soleil de quelques jours.

Le Domino inscrivit ce renseignement dans sa mémoire.

– Je vois.

C’était peu. Mais ajouté au reste, il commençait à avoir une bonne idée de son homme.

Le Domino noir retourna aux quartiers-généraux de la police.

V

On avait préparé un dossier assez complet sur la jeune femme.

Pas d'identification, mais des détails.

Surtout sur les vêtements.

Les bas, la robe, le chapeau étaient de qualité ordinaire.

On pouvait en trouver de semblables partout.

Pas d'identification de ce côté.

Les sous-vêtements, même chose.

En somme, on n'était pas plus avancés.

Le Domino vit Belœil.

– Écoute, fais donc en sorte que le portrait de la morte, et sa description, soient publiés dans les journaux. Page un, grand format.

– Bon.

Le soir même, les journaux publiaient la photo, et la description.

Le Domino, durant ce temps, était allé au coin de la Grande Avenue et Detary.

Il ne s'attendait pas à y trouver son homme.

Mais il voulait, curiosité compréhensible, voir les lieux un peu.

Il ne trouva rien, mais il trouva, un coin plus loin, un poste de taxis.

Le Domino a du flair.

C'est son arme la plus dangereuse.

Et il sait se servir de son flair quand celui-ci opère.

Il marcha jusqu'aux taxis.

– Quelqu'un ici a-t-il transporté, samedi, un homme à moustache et lunettes, porteur d'une grosse malle brune, en bois cerclé de métal, avec poignées de cuir et serrure de cuivre ?

Les chauffeurs se regardèrent.

Plusieurs rirent :

– Non, nous ne nous souvenons pas.

Mais une voiture arriva sur les entrefaites.

Le chauffeur se fit répéter la question.

– Oui, moi, je l’ai transportée.

– D’où venait-il ?

Le chauffeur se gratta la tête.

– Attendez, ça devient difficile. J’ai bonne mémoire, mais il faut que je lui aide... Attendez...

Il se frappa le front.

– Je me souviens, c’est sur la grande Avenue, cinq rues d’ici.

– Une adresse ?

– Pas tout à fait. L’homme a téléphoné, et il a dit de le prendre en face du numéro 1342.

Le Domino réfléchit.

– Cela sera peut-être son adresse, et probablement que non, aussi.

Il demanda au chauffeur.

– Est-ce un vieux quartier, ici ?

– Oui.

– Les gens se connaissent-ils ?

– Assez.

– Y a-t-il, non loin du 1342, une échoppe quelconque, un magasin, un restaurant ?

Le chauffeur se ferma les yeux.

– Oui, un restaurant.

– Je voudrais y être conduit.

– Embarquez.

Le taxi vira, fit les cinq coins...

Le chauffeur montra du doigt.

– Là !

Le Domino noir débarqua.

– Attendez-moi, je suis de retour dans cinq minutes. Dans le magasin, une grosse femme l'accueillit.

– Oui, monsieur ?

Le Domino eut son sourire le plus engageant.

– Je suis de la police.

Mais il tempéra cette déclaration d'un sourire.

La grosse femme n'eut cure du sourire.

– Je n'ai rien fait, je tiens un commerce honorable.

– Je ne suis pas ici pour votre commerce. Je veux un renseignement.

Il décrivit l'homme qu'il cherchait.

– Il a une moustache et des lunettes à double foyer. Il est dans la quarantaine.

La femme eut une moue désappointée.

– C'est pauvre comme description.

Le Domino ajouta :

– Il a un « sun-tan ». Il a le teint hâlé, comme quelqu'un qui revient de Floride.

Le visage de la femme s'éclaira.

– Ah ? Je crois que je sais qui vous voulez dire !

– Dites-moi.

– C'est monsieur Ludovic Chabot.

– Où demeure-t-il ?

– À 1343 Grande Avenue. C'est un client ici.

Le Domino sourit de satisfaction.

1343, 1342... c'est l'un en face de l'autre...

« Notre Chabot, songea le Domino, n'est pas tout à fait aussi intelligent qu'il le laisse croire... à prime abord. »

Le Domino remercia la femme.

– Vous me fûtes très utile. Merci beaucoup.

En sortant, le Domino eut beaucoup d'indécision.

Aller trouver Chabot ?

Ça pouvait n'être pas la meilleure politique.

Le laisser faire, pour le moment ?

Et puis après ?...

Le Domino se décida brusquement.

Il fit signe à son taxi...

Quelque chose qui voulait dire « Attendez-moi ! »

Puis il marcha résolument vers 1343 Grande Avenue.

Il sonna.

C'est une femme qui vint ouvrir. Une vieille dame âgée, l'air finaud.

– Oui, monsieur ?

– Je suis un ami de monsieur Chabot. Il m'a demandé de venir chercher quelque chose à sa chambre.

– Oui, monsieur ?

– Pourriez-vous me conduire à sa chambre ?

– Certainement, un instant.

Elle entra dans la maison, et laissa passer le Domino.

– C'est en haut.

Elle le précéda dans l'escalier.

Au troisième, le Domino se trouva en face d'une porte de chambre.

– C'est ici, monsieur.

La vieille dame ouvrit la porte.

– Monsieur Chabot reviendra-t-il bientôt ? Il est parti depuis samedi, et il ne m'a pas dit quand il reviendrait.

– Je ne sais pas quand il reviendra. Je l’ai vu samedi soir, et il ne m’a pas parlé de ses projets.

La vieille dame sourit.

– Je ne suis pas inquiète, il m’a payé un mois d’avance. Mais je voudrais bien savoir s’il va revenir. C’est un si gentil monsieur.

Et la vieille dame ajouta.

– C’est vrai, je sais où le rejoindre. Il m’a laissé une adresse pour ses lettres.

Le Domino réfréna sa curiosité.

Il entra dans la chambre, et la vieille dame le laissa.

An bout de dix minutes d’examen, il était fixé.

L’inconnue trouvée dans la malle avait été tuée ici.

Tout y était, jusqu’au linge sentant encore le chloroforme.

Le Domino sortit.

En descendant l’escalier, et rendu en bas, il vit, sur la table près de la porte d’entrée, trois lettres.

L'une d'elle portait le nom de Ludovic Chabot.

Et sous l'adresse normale, 2345 Grande Avenue, une adresse au crayon...

Le Domino lut, et grava les détails dans sa mémoire photographique :

« 4380 Des Peupliers, appt. 56. »

La femme revenait d'en arrière.

– Vous avez ce qu'il vous faut ?

Le Domino, très sincèrement, dit :

– Oui, amplement... j'ai absolument tout ce qu'il me faut.

Et il sortit en remerciant la femme.

Son taxi attendait toujours.

– Conduisez-moi aux quartiers-généraux de la police, et en vitesse.

Dix minutes plus tard, il entra dans le bureau de Belœil.

VI

– Du nouveau, Belœil ?

Belœil secoua la tête.

– Non, pas ici. Nous attendons encore l'identification de notre fameux cadavre. Et toi ?
Du nouveau ?

– Je crois que oui.

– As-tu retracé le cosignataire de la malle ?

– Je crois que oui.

– Tu as travaillé vite.

Le Domino sourit modestement.

– J'ai cette habitude.

– Et qui est-il ?

– Il se sert du nom de Ludovic Chabot.

– Son vrai nom ?

– Je ne sais pas. Peut-être que oui... et peut-

être que non.

– Où est-il ?

– Pour le moment, il reçoit son courrier à 4380 des Peupliers.

– C'est à deux pas d'ici...

– Oui. Quelle ironie !

Le Domino redevint sérieux.

– Je puis me tromper, mais je crois que c'est notre homme.

– Rien qui presse. Je n'ai pas assez de preuves contre lui.

– Que te faut-il de plus ?

– Qu'est-ce que j'ai contre lui, à part une identification problématique. Je puis bien me tromper. Je vais attendre d'en savoir un peu plus long. S'il fait suivre son courrier, c'est donc qu'il y a toujours moyen de le retracer. Je l'arrêterai en temps et lieux.

– À ton goût, dit Belœil.

Le téléphone sonna.

– Oui ?... nous y allons.

Belœil raccrocha.

– Enfin quelqu’un pour identifier le cadavre.
Un homme.

– Allons-y.

La morgue était rue voisine.

Le Domino et Belœil y furent en deux minutes.

– J’ai un homme ici, dit le préposé. Il prétend que c’est sa femme.

Belœil examina le nouveau-venu.

Un homme assez jeune, dans la trentaine, habits de travail, visage honnête, cheveux noirs, des yeux francs.

– Vous croyez que c’est votre femme ?

– J’en suis certain, d’après la photo. D’ailleurs, je puis vous dire d’avance qu’elle a un grain de beauté grand comme une pièce de dix sous sur la hanche gauche.

Belœil ressassa sa mémoire.

Il avait vu le cadavre nu.

Il n'avait pas remarqué.

– Venez, nous allons vous montrer le cadavre.

On marcha dans le corridor désert, et on entra dans la grande salle aux murs semés de portes carrées et petites.

Le préposé ouvrit une porte.

Un courant d'air glacial vint caresser les jambes des visiteurs.

L'employé tira le brancard.

Le cadavre était recouvert d'un drap blanc.

Il enleva le drap.

Même dans la mort, la femme était belle.

Beau corps, une élégance, une gracilité, une finesse des jambes et des bras, une rondeur de l'épaule, une fermeté de la poitrine.

Le Domino admira.

L'homme examina la femme.

Il montra du doigt.

– Vous voyez le grain de beauté ?

Il était visible, en effet.

Tel que l'homme avait dit. Grand comme une pièce de dix sous.

– C'est ma femme, dit l'homme, c'est ma femme ; aucun doute.

Il montrait si peu d'émotion que Belœil et le Domino le regardèrent avec surprise.

Ils sortirent.

– Venez avec moi à mon bureau, dit Belœil, je veux vous parler.

L'homme suivit sans mot dire.

Au bureau de Belœil, il accepta une chaise, puis une cigarette.

– Vous êtes marié depuis longtemps, demanda Belœil ?

– Sept ans.

– Quel âge avait votre femme ?

L'homme chercha dans sa mémoire.

– En ce moment, vingt-sept ans. Elle avait vingt ans quand nous nous sommes mariés.

– Elle est disparue depuis longtemps ?

– Je ne sais pas.

– Comment, vous ne savez pas.

– Je ne vivais pas avec elle depuis deux ans.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle m'a quitté.

Le Domino examinait sa cigarette.

– Elle s'est enfuie avec un autre.

Il demanda distraitement.

– Comment se nommait-il ?

– Ludovic Chabot.

Seul Belœil souleva les sourcils d'un œil.

Le Domino ne montra aucune émotion.

– Décrivez l'homme.

– Je ne le connais pas beaucoup. C'était un agent d'assurance. Il est assez grand, et il porte des lunettes, et il a une moustache.

– Il est brun ou blond ?

– Plutôt brun.

Le Domino lança en dernier lieu.

– Se peut-il qu’il soit hâlé par le soleil !

L’homme sourit.

– Vous tomberez sur une de ses marottes, le soleil. Il a toujours à sa chambre une lampe à mercure, et il prend des bains ultra-violets tous les jours.

« Voilà qui explique le teint artificiellement hâlé », songea le Domino.

– Quel est votre nom, demanda Belœil ?

– Dominique Lupien, répondit l’homme.

– Et votre femme ?

– Elle se servait, depuis notre séparation, du nom de Georgette Quintal.

– Bon.

Belœil, à tout hasard demanda :

– Et samedi dernier, toute la journée, où étiez-vous ?

Lupien se troubla, devint rouge...

– Chez moi.

– Vous pouvez le prouver ?

– Non.

– Comment ça ?

– Je dormais. J’ai dormi toute la journée.

Belœil soupira.

– Vous mentez très mal. Mais nous allons vous laisser aller pour le moment. Je vous conseille cependant de ne pas vous éloigner de la ville.

– Non monsieur.

Quand il fut sorti, Belœil empoigna le téléphone.

– Sergent Plouffe, l’homme qui sort de mon bureau, mettez-lui un civil à ses trousses. Je veux avoir un rapport de ses moindres mouvements.

– Très bien, Inspecteur.

Et Belœil se tourna vers le Domino, une fois le téléphone terminé.

– Alors ?

Le Domino, une fesse sur le pupitre de Belœil,

jouait avec un coupe-papier.

– Alors : Belœil je ne sais pas... Mais j'en tiens pour le dénommé Chabot. Il ne s'agit plus que de prouver le crime, la participation de Chabot, et le reste.

– Ce n'est pas beaucoup.

– Ce n'est pas beaucoup, et pourtant c'est tout...

– Vas-y donc, vieux, le chemin est libre.

Le Domino bailla.

– Pour l'instant, je vais me coucher. J'ai fait une grosse journée, et il commence à se faire tard. Je vais me coucher, car demain c'est une grosse journée...

Belœil sursauta.

– Tu ne te préoccupes pas plus que ça de Chabot.

– Non, vieux. Chabot se sent en sécurité. Le mieux est de le laisser dans cette idée. Il ne partira pas.

– Tu en es sûr ?

- J'en suis certain...
- Alors bonsoir, Domino, à demain matin...
- À demain matin...

VII

Mais le Domino n'alla pas se coucher.

Il avait son idée, et il voulait être seul pour la mettre à exécution, sans interférence de Belœil.

Il fila vers la rue des Peupliers.

Au numéro 4380.

Une luxueuse maison de rapport.

– Diantre ! dit le Domino, il se la coule douce, la vie, le dénommé Chabot.

Puis il songea que la pauvre victime n'avait que de pauvres vêtements sur le dos.

Être la maîtresse d'un homme vivant ainsi, est-on mise de la sorte ?

Puis il déduisit que Chabot pouvait bien être le genre.

S'il avait tué la fille, il pouvait bien l'avoir laissée mal vêtue.

Un vice entraîne le crime, et c'est de bonne compagnie, deux idéologies pareilles.

Supposons qu'il l'aurait tué pour s'en débarrasser.

Il y a tout de même des choses qui arrivent.

Il examina longuement la maison appartement.

Puis il entra dans le vestibule.

64 appartements formaient la maison.

Il pesa sur le bouton indiquant le numéro 64.

– Voilà le truc, songea-t-il.

Un timbre retentit, puis un déclic, et la porte s'ouvrit.

– Tiens, murmura le Domino, le nouveau système à l'œil électrique. On déclenche d'abord l'œil, puis on ouvre la porte par le simple blocage du faisceau lumineux. Très ingénieux...

Il entra en dedans.

Là, il attendit.

Il se posta devant la porte d'entrée, et attendit.

Très haut dans la cage de l'escalier, il entendit

une porte qui s'ouvrait.

On attendait le visiteur.

Puis on se lassa d'attendre, alors on referma la porte.

C'était ce qu'attendait le Domino.

Il se faufila dans la cage de l'escalier.

Une pénombre régnait là-dedans.

D'une main experte, il sortit et endossa la longue houppelande noire qui lui servait de déguisement.

Il mit sur sa tête la cagoule, et dans ses mains les gants de soie noire.

Il chaussa les couvre-chaussures, aussi en soie.

Et il grimpa.

Agile comme un animal de la forêt, il grimpa sans effort et sans essoufflement.

Dans la pénombre, il n'était qu'une chose noire, à la grande jupe flottante.

Comme une espèce de sorcière.

Mais douée de bonnes intentions.

Il grimpa cinq étages.

Et là, il s'arrêta.

Il s'arrêta, car dans le corridor, il se faisait un bruit.

Des pas qui s'approchaient.

Des pas qui venaient vers la porte de l'escalier.

Un instant le Domino connut la panique.

Puis le pêne tourna.

Assez lentement.

Assez lentement pour que le Domino puisse bondir, et se cacher derrière cette porte qui ouvrait.

Le Domino se colla contre le mur.

Il se colla et s'incrusta, devint partie de ce mur, et la porte s'ouvrant vint battre sur lui.

Mais celui qui sortait ne s'en aperçut pas.

Il ne se rendit pas compte qu'une présence était derrière cette porte.

Il sortit, et enfila dans l'escalier.

La porte était sur ressort pneumatique, et avant qu'elle ne se referma, le Domino noir était rendu dans le corridor.

Il avait profité de ce que l'homme descendait le premier palier, dos tourné à lui, pour contourner la porte, et se rendre dans le corridor.

Et là, par la fente toujours rapetissant, il regarda.

L'homme franchit le palier, et il se trouva de face avec le Domino.

Et le Domino le reconnut.

Lunettes à doubles foyers, moustache, teint hâlé...

« Tiens, tiens, tiens, se dit le Domino, notre ami Chabot... ! »

Il ne se préoccupa pas de le suivre.

Le départ de l'homme donnait au Domino beau jeu pour ce qu'il avait à faire.

Il marcha rapidement le long du corridor.

Et il avisa quelle porte portait le numéro 56.

Il trouva la porte.

La mince lame d'acier qui travaille sans bruit, la serrure qui joue comme sur du velours, le pêne que l'on repousse sans effort et sans grincement... tout cela n'était qu'un jeu pour le Domino.

Il entra.

L'appartement était dans l'ombre.

Mais l'ombre était complice du Domino, fils de l'ombre lui-même.

Il prit mille précautions pour ne pas refermer cette porte avec grand bruit.

Savait-il seulement si l'appartement était désert ?

Et il resta de longues minutes appuyé sur le pêne.

Il laissait ses yeux s'habituer au noir.

Bientôt, il put distinguer.

Une faible lueur provenait de la fenêtre là-bas.

Il reconnut qu'il était dans un petit hall, et que cette fenêtre était dans un immense salon.

Tout au bout du salon.

Il marcha vers la fenêtre.

De là il pourrait ensuite mieux voir où aller.

Il ne savait pas au juste ce qu'il cherchait, mais il savait que la clé de tout le mystère, la preuve dernière était probablement ici.

À la fenêtre, il établit ses positions.

Le salon était flanqué de portes.

Deux à droite, deux à gauche.

Une autre à côté de l'ogive menant au hall.

« La cuisine », se dit le Domino.

Il détailla les autres portes.

« Celle-là doit donner sur une chambre, celle-là aussi. À l'opposé, un petit vivoir, et là la chambre de bain, à moins que ce ne soit la cuisine. »

Il décida d'explorer chaque porte.

Il marcha vers la première à sa gauche.

Mais en marchant il ne fit pas attention, et buta.

Il buta sur une table à café, et un grand tapage

se fit. La table était renversée, et le service à café dessus s'était écrasé sur le parquet dur...

Alors un long cri retentit, et la porte ouvrit en coup de vent.

Une main fouilla sur le mur, et la lumière se fit.

Mais le Domino avait été plus rapide que l'occupant de l'appartement, et il était déjà à la porte d'entrée, il l'ouvrait, et courait dans le corridor.

Il avait cependant vu qui le poursuivait.

C'était une femme.

Une grande et grosse femme.

Dans sa main elle tenait un revolver.

Et le Domino réfléchissait tout en courant.

C'est dire plutôt que des idées se pressaient dans sa tête en chassé-croisé.

Une femme ?

La femme de Chabot.

La chambre là-bas était donc un pied-à-terre.

Chabot menait deux vies.

Chabot entretenait... c'est façon de parler – la belle Georgette Quintal, en même temps qu'il vivait avec sa femme légitime dans cet appartement.

Immédiatement le mobile du crime sauta aux yeux du Domino.

Georgette Quintal, soudainement, décida de faire chanter son amant.

De tout déclarer à la femme légitime.

Alors Chabot, pris comme un rat, décida d'occire la belle fille, et de s'en débarrasser à tout jamais.

Résultat, un cadavre dans une malle.

Le Domino estima qu'il tenait maintenant assez de preuves pour arrêter son homme.

Il descendit quatre à quatre les escaliers.

Non, cependant, sans que la porte de l'étage s'ouvrit, et qu'une grêle de balles martela les escaliers.

Les paliers le protégèrent, et il put se rire des

projectiles.

Au troisième palier, il s'arrêta.

Il enleva la houppelande, et tout le déguisement du Domino noir.

Dans une poche intérieure de son veston, il dissimula ces étranges vêtements, et descendit le reste des paliers.

Là-haut il entendait des cris et des voix, mais il n'y fit pas attention.

Il sortit sans se presser du vestibule, et marcha dehors, jusqu'au restaurant voisin qu'il avait aperçu en entrant.

Il déposa cinq sous dans l'appareil téléphonique public, et signala le numéro des quartiers-généraux.

– Belœil ? Ici tu sais qui. Je crois que je puis procéder, maintenant. Viens avec ton escouade, et tout va bien aller.

– Tu as l'homme ?

– Non, mais ça ne sera pas long.

VIII

Ce fut pas long, en effet.

D'abord, Belœil arriva.

L'escouade au grand complet, deux voitures pleines de policiers.

Puis Belœil qui donnait des ordres.

– Entourez-moi cette maison. Surveillez toutes les ouvertures. Ne laissez sortir personne sans que nous les voyions d'abord.

Les hommes se déployèrent.

Puis Belœil se tourna vers le Domino :

– Tu ne risques pas une fausse arrestation, j'espère.

– Non, je ne crois pas.

– Tu as suffisamment de preuves pour coffrer l'individu ?

– Oui. Du moins assez pour qu'il ait besoin

de bien s'expliquer.

– Bon. Alors nous montons ?

– Non.

– Comment, non ?

– L'oiseau n'est pas là.

– Où est-il ?

– Il n'est pas là, mais il va venir.

– Comment, il va venir ?

– Belœil, tu me fatigues avec toutes tes questions.

– Je ne comprends pas.

– Tu comprendras tantôt. Pour le moment, il serait trop long de t'expliquer.

– Bon, je me tais. Mais je te souhaite de bien savoir ce que tu fais.

– Je le sais assez que tu vas être grandement surpris.

La vigie commença.

Elle ne fut pas bien longue.

Une heure après l'arrivée des policiers, Chabot

arriva.

Il ne fut pas inquiété, car les policiers avaient des ordres de laisser entrer les gens sans les arrêter, mais de n'en laisser sortir aucun.

Le Domino attendit.

– Ton homme est là, Domino, je l'ai reconnu à sa description.

– Oui, il est là.

– Qu'est-ce que tu attends ?

– Tu vas voir.

– Durant l'heure qui suivit, trois autres hommes entrèrent dans l'appartement et deux femmes.

Puis le Domino regarda sa montre, et fit signe à Belœil.

– Viens, amène trois hommes.

– Bon, enfin.

Cette fois, le Domino n'emprunta pas les escaliers.

Lui et les policiers se glissèrent dans l'étroite

cage de l'ascenseur.

Les cinq étages furent plus vite et plus facilement montés.

Au numéro 56, le Domino sonna.

Cette façon d'agir surprit Belœil.

– On n'enfonce pas la porte ?

Le Domino sourit.

– Pourquoi ?

Puis des pas traînants vinrent jusqu'à l'huis.

– Qui est là ?

Le Domino n'hésita pas une seconde.

– Police, ouvrez !

La porte s'ouvrit.

Jamais Belœil n'avait vu un visage d'homme plus soulagé.

Un homme qui voit arriver le salut.

La surprise du chef de l'escouade des homicides n'était pas feinte.

Mais elle fut encore plus grande quand ils entrèrent dans le salon.

Une scène imprévue les attendait.

Sur le divan, confortablement assis, le mari de Georgette Quintal, Dominique Lupien.

Il accueillit les policiers avec un sourire.

Dans un fauteuil non loin, madame Chabot.

Une grande et grosse femme au visage de cerbère, aux épaules d'un homme solide.

Et en robe de chambre, chaussé de savates, Ludovic Chabot.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

Belœil montra le Domino noir.

– Demandez-lui.

Le Domino sourit.

– Je crois, monsieur Chabot, que je n'ai pas besoin de vous le dire. À vous non plus, monsieur Lupien.

Lupien haussa les épaules.

Chabot regardait le Domino noir.

– Expliquez-vous !

Le Domino se laissa tomber dans un fauteuil,

et fit signe à Belœil de faire la même chose.

– Vous voulez des explications, monsieur Chabot ? Mais je n'en ai pas à vous donner, vous en savez aussi long que moi...

Chabot se tordit les mains.

– C'est-à-dire que...

Le Domino poursuivit :

– Vous connaissez aussi bien que moi ce que veut dire 1343 Grande Avenue ?

– Je... je...

– Et la malle que l'on porte à la consigne...

– Vous ne...

– Vous connaissiez aussi Georgette Quintal... et vous savez comment elle a été assassinée...

Les policiers convergèrent vers les fenêtres et les portes.

Dans le hall d'entrée d'autres policiers apparurent.

Chabot était nerveux.

Il avait le visage terreux.

Son hâle disparaissait sous la terreur qui semblait le posséder.

– En considération de tous ces faits que je viens de vous citer, monsieur Chabot, continua le Domino, je prierais donc monsieur l’inspecteur Théo Belœil de procéder sans plus tarder à l’arrestation de Dominique Lupien, l’assassin de Georgette Quintal.

Lupien bondit, et voulut courir à une fenêtre.

Mais un policier se trouva là...

– Pas si vite, l’ami, vous restez ici.

Lupien écumait de rage.

Il cria à Belœil et au Domino.

– Vous ne pouvez rien prouver !

Mais le Domino se mit à rire en jouant avec sa cigarette.

– Mais oui, au contraire... Et voici ce que je sais... D’abord, vous êtes le locataire qui habitait à cette chambre de la Grande Avenue, numéro 1343.

– Non !

– Oui. Vous vous êtes déguisé pour ressembler à Chabot.

– Non !

– Je le sais.

– Vous ne pouvez pas le prouver !

– Certainement. Pour identifier votre femme, à la morgue, vous avez mis des lunettes à double foyer. Et vous avez encore des traces de fond de teint foncé, pour imiter le hâle, derrière les oreilles... De là à une fausse moustache, il n’y a qu’un pas.

– C’est faux...

– Avouez donc, ce sera plus simple !

– Je n’avoue rien !

– Fort bien, dit le Domino, je vais vous raconter ce que je sais. Vous avez étranglé votre femme, parce qu’elle était la maîtresse de Chabot, ici...

Chabot se renfrogna les épaules.

Le Domino, non sans amusement intérieur, vit la femme de Chabot lui lancer un regard

meurtrier.

– Vous l’avez assassinée dans votre chambre de la Grande Avenue. Vous n’avez pas particulièrement cherché à cacher vos traces. Comme vous êtes intelligent, vous avez tout de même fait semblant de vous cacher, mais en sachant bien que la police vous retrouverait. Vous avez même laissé une adresse où faire parvenir votre courrier... ici... C’est cette petite touche qui vous a perdu. Un criminel qui se sauve n’aurait pas fait ça. J’ai dès lors tiré mes conclusions. Puis le fond de teint, les lunettes à double foyer.

Le Domino alluma une autre cigarette.

– J’étais moralement certain que vous essaieriez de faire chanter Chabot, pour vous procurer de l’argent afin de fuir la police. Voilà pourquoi je suis venu ici ce soir avec la police. J’étais sûr que vous y seriez...

Soudainement, la résistance de Lupien brisa.

– Oui, je l’ai tuée, cette femme, mais ce n’est pas ma faute.

– Pas votre faute ?

- Non. C’était légitime défense.
- Comment ça ?
- Elle m’a reconnu sous mon déguisement, et elle m’a attaqué.
- Était-elle armée ?
- Oui.
- De quelle façon ?
- Avec une chaise de bois.
- Ah ?
- Alors je me suis défendu, et j’ai dû lui serrer le cou trop fort, car elle est morte.

Le Domino se mit à rire en se frappant la cuisse.

– Vous êtes formidable, Lupien, et toutes mes félicitations. Seulement, votre histoire ne tient pas debout.

- Non ?
- Non. Georgette ne vous a pas attaqué.
- Oui.
- Non, elle n’a pas pu.

– Comment ça ?

– Parce qu'elle a été chloroformée avant de mourir.

Lupien baissa la tête.

Puis il la releva en criant :

– Vous mentez !

– Le rapport de l'examineur médical est là... Autre chose : vous dites que vous l'avez étouffée de vos mains. Ce n'est pas vrai. Elle a été étouffée sous un oreiller. Et j'ai la preuve ici. Voici la taie de cet oreiller, et voici le rouge à lèvres. Il est facile de prouver que c'est le même que celui encore sur les lèvres de la morte.

– Niez-vous encore ?

– Oui.

– Reste les empreintes. Belœil, envoie tes hommes. Cette chambre est plein d'empreintes de notre ami Lupien. Il ne s'agira ensuite de comparer.

Il était facile de voir, par le visage de l'accusé qu'il n'avait pas pensé aux empreintes...

Le Domino continua sa pensée pour lui.

– C’est ça, Lupien. Le criminel amateur ne pense pas à ces petits détails. Mais ces petits détails sont les brins qui tissent la corde de pendu...

Lupien frissonna.

Il demanda d’une voix sourde :

– Si j’avoue, aura-t-on de l’indulgence ?

Le Domino haussa les épaules.

– Demandez ça à Belœil.

Belœil réfléchit.

– Il peut y avoir une recommandation... c’est tout ce que je puis faire.

Lupien baissa de nouveau la tête.

Au bout d’un moment, il la releva :

– C’est bien, j’avoue. C’est moi qui ai tué, avec préméditation, Georgette Quintal.

Cet ouvrage est le 703^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.